

Jaloux

Il se regarde dans le reflet de l'eau. Il est torse-nu. Sa jeunesse et la force nervurent ses bras. Il touche fièrement son ventre plat. Sous la peau fine s'y dessinent comme des alignements de galets et c'est presque aussi dur.

- Allez, arrête de te regarder. On a du travail avant la nuit.

Il quitte en se moquant de lui-même le miroir de l'eau et rejoint sa femme. Il l'observe. Elle n'est pas musclée comme lui, c'est moins proéminent, moins spectaculaire mais c'est tout aussi beau. C'est juste différent. Sa poitrine surtout le fascine. Il a sans cesse envie d'y poser sa main. La peau y est tellement tenue ! La sensation exquise et énervante d'une si grande douceur qu'elle semble sans cesse se dérober sous sa paume. Et cet étrange sexe qui le happe. Il rougit un peu de penser à cela alors qu'ils doivent préparer la terre pour les prochaines semailles. Le temps ne restera pas longtemps au beau et il est urgent de finir.

Ils se courbent tous deux et tracent leurs sillons. Au bout de quelques heures, enfin, ils peuvent, fourbus, retourner chez eux. Ce soir, c'est à elle d'aller relever les pièges, lui nettoiera les outils et fera le feu. Quand elle rentre, ses vêtements sont tâchés du sang des bêtes.

- Donne-moi tout ça, je vais tout laver avant que ça sèche. Va te rafraichir en attendant, lui propose-t-il.

Elle accepte. Elle se déshabille. Il en profite : son corps est une silhouette sombre et fluide contre l'éclat d'un dernier soleil rouge, orangé. Puis il va à la source et plonge les vêtements dans l'eau ; l'image de sa femme impressionne toujours sa rétine. Il revient encore ébloui. Ils s'installent et mangent. Ils n'ont pas le temps de faire la vaisselle.

Depuis quelques semaines, elle a changé : un peu d'humeur parfois, mais surtout physiquement : son ventre s'arrondit et ses seins sont plus lourds. Elle ne saigne plus, non plus. Ils sont aussi plus distants. Il observe, inquiet et déconcerté, la métamorphose lente de sa compagne. Elle grossit. Il mesure sa nourriture pour essayer de comprendre pourquoi mais elle ne mange pas plus. Pourtant, malgré son étonnement, il n'ose pas l'interroger. C'est elle qui, un matin, juste après avoir été saisie d'une brusque douleur, lui explique. Elle colle l'oreille et la main de son mari sur son ventre. Il l'a souvent fait, il aime ce contact apaisant, tiède, moelleux et sourd. Mais là, ça n'est plus pareil. La peau est pleine et tendue. Il sent aussi quelque chose d'autre. Ça bouge à l'intérieur, ça sursaute. Il se redresse, stupéfait.

- Ce sera notre premier né, notre premier enfant, lui annonce-t-elle.
- Notre premier né ?

En même temps qu'il s'étonne, la nouvelle enclenche un processus mental d'analyse et de réflexion. Alors, c'est donc ça l'explication de ce qu'elle a en plus ou en moins, ou... peu importe, de ce qu'elle a d'autre. Il la regarde différemment désormais, rationnellement et comprend peu à peu. Ce sexe par où il entre en elle et par où l'enfant sortira, c'est pour ça qu'il est fait ainsi. C'est pour ça que l'enfant est en elle et pas en lui parce que bien sûr que sinon ce serait impossible qu'il sorte. Il l'embrasse dans un mélange d'euphorie, de fierté, de jalousie et d'embarras aussi. Ce corps double n'est plus seulement à lui maintenant et il est fragile.

- Pour l'instant, il n'est qu'avec toi mais moi quand est-ce que je pourrais le voir ? demande-t-il, fébrile.
- Bientôt, sois patient.

Les jours passent ainsi, dans cette fascination pleine d'affection, d'attention et de curiosité. Le ventre s'arrondit, elle est un peu moins mobile, se fatigue un peu plus vite. On s'arrange. Le soir et le matin, il pose sa tête sur le ventre et le caresse, suit l'évolution de loin, un peu jaloux, presque étranger, agacé par cet inconnu processus qu'il n'éprouvera jamais.

De temps en temps il retourne à la rivière, se regarde dans l'eau calme du méandre. Son ventre reste plat. Dessous il sait ce qu'il y a : des viscères, de la viande, de la nourriture, de la future merde et c'est tout. Son si beau corps n'est en fait qu'une jolie machine à s'autoentretenir. Il ne produit rien d'autre que lui-même. Une mécanique qui ne sert qu'à le maintenir vivant. Tandis que son corps à elle ! Il l'envie et enrage contre son sexe stérile et son ventre inutile. Insatiable, il la harcèle de questions il veut savoir, tenter intellectuellement de vivre cette intense et bizarre aptitude puisqu'il ne la ressentira jamais. Mais les réponses le laissent insatisfaits.

Elle essaie de calmer l'avidité et l'agacement de son époux, et, patiente, multiplie les moments de partage jusqu'au jour où, enfin, elle lui annonce qu'il va pouvoir, lui aussi, bientôt, porter l'enfant.

- Quand ?
- Demain, peut-être après-demain.

Il ne tient plus en place. Le temps s'éternise dans une nervosité extrême. Enfin, le lendemain matin, elle lui dit :

- Viens, accompagne-moi à la rivière, tu vas m'aider.

Il la suit, affolé et tendre. Elle s'adosse à un arbre, écarte les jambes, serre la main de son époux et contracte son ventre. Elle gémit, transpire et souffre. Il ne peut rien faire d'autre que l'encourager, des mots bêtes, et lui laisser sa main pour qu'elle s'y agrippe. Et soudain, il voit.

Il voit l'enfant, sa tête bleuâtre et sanguinolente qui sort du sexe de sa femme. Il tremble, se précipite, le saisit délicatement et l'aide à sortir. L'enfant, dans ses bras, est chaud, humide ; il pleure et s'agite un peu, dans des gestes désordonnés.

- Il est beau, comme il est beau, mon amour.

Il le lève au ciel pour mieux le voir. Elle est épuisée mais parvient à lui dire :

- Coupe le cordon.

Il regarde sous l'enfant et voit ce fil qui les relie encore tous les deux. Il prend son couteau, coupe le lien.

- Donne-le-moi maintenant, s'il te plait, souffle-t-elle.

Il pose l'enfant sur le ventre de sa mère. Elle le regarde, joue avec ses doigts, puis caresse le bras de son époux.

- J'ai soif, dit-elle d'une voix lasse.

Il va chercher de l'eau, mouille des tissus, nettoie l'enfant et sa compagne, la fait boire, rafraichit son front. Il est euphorique et étonné. Leurs gestes sont naturels, précipité mais sans hésitation, comme si ça n'était pas une première fois.

- Attends-là, ne bouge pas, je reviens.

- Ne t'inquiète pas, mon amour, je t'assure que je ne bougerai pas, répond-elle en souriant.

Il s'absente quelques minutes puis revient avec des vêtements propres pour elle et pour le petit. Il les voit alors et s'arrête, stupéfait. Elle allaite l'enfant et il se surprend à être plus jaloux qu'ému. Il emmitoufle le duo dont il est exclu et, soudain, il comprend qu'il ne sert à rien : toute leur vie est égale car chacun d'eux, elle tout aussi bien que lui, réalise tous les travaux même si les moyens, les méthodes, les allures qu'ils emploient sont différents mais ça ! Cette capacité à donner la vie ! Tout ce pouvoir qu'elle a en elle ! Il ne les connaîtra ni ne les égalera jamais. Il la déteste presque tant il est jaloux et tant il s'inquiète de se sentir soudain si faible. Alors il ne serait qu'une femme imparfaite ? Non, cela ne doit pas advenir si bien qu'il se décide.

- Tu en as assez fait, Eve. Désormais, tu resteras à la maison pour prendre soin de Caïn. Moi je m'occupe du reste.